

Brûlés

Sélection du Tour des mots – Vaux-le-Pénit 2009

Un bosquet d'arbres nus dilué dans le brouillard. Un étang gelé. Quelques sacs de couchage. Un feu de brindilles pour nous réchauffer. Le largo de la mer, auquel les falaises répondent de leur écho et le vague ronron d'une nationale. Nous étions une poignée de clandestins avec l'Angleterre pour espérance et *quand* pour unique question.

Moi, qui étais le plus jeune, en attendant le grand jour, j'avais fièrement endossé la charge de l'intendance. Chaque matin, je me rendais au village. Fallait y trouver de quoi nourrir le camp. Sans papier. Sans argent. La peur au ventre, tenace au point de me rendre parano. Me faire expulser, devoir repartir sur ces terres saillies par la guerre, les épidémies et la faim. Jamais je ne voudrais retourner là où je suis né. Penser au malheur provoque le malheur, dit-on. Alors, ne pas trop penser à tout ça. Songer à l'exemple de ces nuages lourds comme la mer qui franchissent chaque jour, insouciant, ces quelques kilomètres inondés entre deux falaises. Si comme eux je pouvais m'envoler ! Rêve stupide mais que c'est bon ! Qu'elle serait facile à conquérir, ma liberté !

Ce matin-là pourtant, malgré mon superstitieux entêtement à éviter toute pensée négative (ne sait-on jamais ?), deux policiers m'ont interpellé. Ils n'ont pas voulu me garder. Juste que j'ai dû laisser mes empreintes sur un bout de papier tout ce qu'il y avait malheureusement de plus officiel. Quelques minutes et puis va ! Dos droit, épaules larges et menton relevé, je n'ai éprouvé aucune fausse modestie à partager avec mes compagnons clandestins tous les détails de cette épopée. J'avais réussi à m'en sortir tête haute, sans avoir craché le morceau, ni au sujet du camp, ni de mes larcins ! J'ai gonflé le récit de mes exploits, certes. Quel gamin ne s'en serait pas vanté ? J'ai attendu des bravos. Jamais obtenus. Niais que j'étais et avec mon orgueil, je n'aurais jamais pensé que tout ce qu'ils en auraient retenu, c'était mes empreintes sur ce bout de papier.

- Eh ! Vous croyez vraiment qu'à cause de quelques taches d'encre, tout pourrait capoter ?

Dans leurs yeux défilaient ces années sacrifiées de caves en greniers, de camions en autocars, d'autoroutes en chemins de terre. De Moscou en Calabre ; de Bruxelles à Cherbourg. Faut pas leur jeter la pierre. Avec le recul, je peux comprendre qu'ils aient pu paniquer. Dans cet univers non déclaré, héros déchu égale danger !

Pour rendre impossible mon identification, ils ont brûlé le bout de mes doigts. Douleur jusque là inconnue. Ni le ciel, froid et lourd, ni la mer, ni la grêle, ni quelque vague rêve de liberté, rien ! Rien ne pouvait empêcher ce feu de ronger ma chair ni cette phrase de consumer mes pensées : *Maintenant, tu es redevenu personne !*

Obligé de m'en aller dans un autre village, les chaussures gorgées d'eau, le bout des doigts brûlé. Fallait trouver de quoi nourrir le camp et, le matin, j'avais fait chou blanc mais là-bas tout était déjà fermé. Moi. Sans nom. Sans papier. Sans argent. Absence d'identité. *Qui suis-je encore ?* Rien à boire. Rien à manger. Et puis, cette infinie douleur qui ne se tenait jamais tranquille au point de sans cesse rappeler mes larmes.

De retour au camp, le souffle coupé, ni sac de couchage ni feu de brindille. Plus une trace de leur présence. *Quand ?* La question semblait avoir été résolue. Quelques pas en direction des falaises, puis je me suis assis sur un rocher, nargué au loin par les feux arrières d'un ferry. Seul, maudissant ce papier maculé de mes empreintes qui m'a de toute évidence fait perdre ma place dans la communauté. Seul, brûlé dans ma chair, clandestin sous ce ciel lourd aux nuages plombés qui, en traître, achevaient d'effacer de mon horizon tout espoir de liberté.

Vincent Bastin – mars 2009